N° 212 — 21e Année

LE NUMERO CINQ CENTIMES

Samedi 31 Juillet 1909

REDACTION :
ROUBAIX, rue de la Concorde, 7, près la place de Trichon. — (Téléphone 061)
TOURCOING, rue Varle, 53. (Téléphone 157

Siège administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois et sont payables d'avance

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. —

Les annonces seront reçues aux bureaux du Journal ; à Paris, dans nos bureaux 10, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 057 | A TOURCOING : N° 00
A LILLE : N° 97

AVIS

A l'occasion des villégiatures, l'administration de l'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING informe ses lecteurs qu'elle délivre des abonnements de un, deux ou trois mois, au prix de :

1 fr. 75 par mois dans la Nord et les départements limitrophes, 5 francs pour 3 mois.
2 fr. 50 par mois pour le reste de la France, 7 francs pour trois mois.
3 francs par mois à l'étranger, 8 francs pour trois mois.

NOS FEUILLETONS

Pour succéder à HAINE D'AMOUR, d'Henri Germain, qui a obtenu auprès de nos lecteurs un vif succès, nous commencerons demain dimanche :

LA FEMME MOUSQUETAIRE

PAR HENRY GRENET

LA JOURNÉE

— Le Président de la République a quitté Paris pour Cherbourg, où il va recevoir le Tsar.

— Une délégation du Comité radical et radical-socialiste a été reçue au ministère de l'intérieur, par M. Briand.

— La situation reste très trouble en Espagne, où on signale de nombreux incendies attribués par les révolutionnaires.

OPINIONS

HOMMAGE à M. Clémenceau

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que M. Clémenceau ait accompli toute sa destinée. Il apparaît encore plein de force, de vitalité et de cette jeunesse intellectuelle qui est la récompense d'une vie laborieuse, d'une lutte incessante, et d'une héroïque fidélité à l'espérance. Même, il semble que l'expérience, qui, d'ordinaire humilie, ait attisé son ardeur, et qu'en avançant en âge, il ait acquis des qualités nouvelles : plus de sagesse, de clairvoyance et plus de bravoure encore. De tels hommes n'ont pas de vieillesse et ne se reposent jamais; le brasier qui est en eux les excite, jusqu'au dernier jour, à combattre. Une voix intérieure leur répète continuellement : « Parle, travaille, souffre, s'il le faut, mais agis ! » Soyez convaincus que Clémenceau brûle de conserver à la France républicaine, à la grandeur de son pays, les forces qui lui restent, et qu'il prétend mourir en soldat de l'idée et du devoir. Je l'ai vu très pâle, le soir où il s'embarquait pour Carlsbad, mais de cette pâleur ardente qui indique, non la faiblesse ou la découragement, mais plutôt la tension de toutes les énergies de l'âme.

Par la plume et par la parole, Clémenceau est donc appelé à rendre encore de grands services ; mais même en ne considérant que ce qu'il a fait jusqu'ici — et quelle extraordinaire, quelle émouvante carrière ! — ceux qui le connaissent bien, ceux qui l'aiment, parce qu'ils savent tout ce qu'il y a en lui de bonté grave, de sincérité, de probité, de passion généreuse, et qu'il est enfin un homme de cœur dans toute la belle force du mot, ceux-là n'ont rien à redouter pour lui du jugement de l'histoire. Sans doute, dans cette carrière, on relèvera des fautes, des erreurs, des injustices, — tous les hommes, même les meilleurs, les plus hauts, en ont commis, — mais ce qui demeurera pour sa gloire, c'est la grandeur morale de son courage, tout témoignant ses écrits, ses discours et ses actes. Nul, pour obéir à sa conscience, pour accomplir son devoir, ne bravas un ne provoqua les haines avec tant de ardeur, et n'assuma avec un héroïsme si tranquille ses plus terribles responsabilités. C'est aussi cette radieuse leçon qui la plus grande force d'un homme politique, d'un homme d'Etat, est d'aimer passionnément son pays. Il faime avec autant d'intelligence et de clairvoyance que de passion. Ce fut là même le grand amour, souvent silencieux, de sa vie, et qui lui inspira, à l'égard des puissances étrangères, cette politique à la fois si sage et si digne, si honnête et si franche, si ferme et si prévoyante, par laquelle notre prestige et notre autorité se trouvent grandis dans le monde entier.

Et comment n'aurait-il pas adoré la France, ce Français de vieille origine qui avait au suprême degré toutes les vertus de sa race : une vive intelligence prompte, sûre, la prodigieuse vitalité, l'ardeur, l'humour, l'honneur guerrier et ses emportements spontanés que rien ne peut ni ne doit jamais éteindre, mais qui, quand il faut, se dominent et se maîtrisent ? Aucun homme d'Etat ne porta la fardeau du pouvoir avec une telle légèreté, non pas du cœur, mais d'allure. Il fallait le voir, au milieu du quels soucis ! s'amusant et aiguisant, superbe d'assurance et d'audace, répandant partout à l'improviste et à profusion sa gaîté, sa verve, son éloquence qui partait en fusées, comme un feu d'artifice. Et a était encore une façon d'être courageux. Rien de grave ou d'amer n'indiquait l'homme qui l'a eu vu de rudes a. Quelque chose de délicat et d'un peu gamin contrastait avec l'esprit autoritaire qu'on pressentait au fond. Dans le visage pâle, et souriant, et que ravageait parfois la soufrance, l'œil chaud, noir, ardent, gardait une vie extraordinaire... Et dira que ce charmant jeune homme, pour ses amis, est né, si je ne m'abuse, en 1841 !

Oui, Clémenceau, durant son ministère, eut tous les courages, et le plus difficile de tous, celui de reconnaître ses erreurs et de les réparer autant qu'il était en lui. Pour maintenir l'ordre et le respect des lois, sans lesquels il n'y a pas de progrès possible, pour empêcher que la démocratie ne sombrât dans le démagogie, il ne craignit pas de déchaîner contre lui des fureurs aveugles. Pour sauver la République, il avait mis au nombre de ses sacrifices son nom voué à la haine et aux outrages de ceux qui furent toujours la plus près du son cœur : de ces humbles et de ces désbérités, poussés et égarés par d'ambitieux démagogues ou des songes-creux. Les circonstances, les événemeals, qui sont plus forts que les hommes, l'obligèrent à tenir un rôle auquel il ne s'attendait pas... Ce qu'il fit, il ne pouvait pas ne pas le faire : tout gouvernant, à sa place, aurait pris les mêmes mesures, et c'est la cœur déchiré qu'il se résigna au plus cruel des devoirs. Ainsi, un peu dire qu'il fut au quelque façon calomnié par ses actes, aux yeux de ceux qui ne comprenaient pas. Lui, un méchant ; lui, un haineux ; lui, un cœur sec ! Que ne puis-je citer ici ses innombrables bienfaits, tant de traits de bonté, de sensibilité, de générosité, d'indulgence ? Il excusait tout, parce qu'il comprenait tout.

Laissons faire le temps. Elle akista, même en politique, cette justice immanente qu'invoquait Gambetta. Elle apparaîtra un jour, aux plus abusés.

Paul BOULAT.

AU JOUR LE JOUR

De Caudry à Kiel

Le Conseil municipal socialiste de Caudry se semble pas répugner à ces petites manifestations platoniques qui — toute de mieux — allèrent et retiennent un instant l'attention du public ; réunit hors séance (il y met encore les formes légales !) il a, lui aussi, élaboré sa petite protestation contre la venue en France du Tsar « grand assassin des démocraties et des révolutionnaires russes ».

Je ne voudrais pour rien au monde, causer de la peine aux conseillers municipaux caudrésiens qui ont évidemment fait ce qu'ils ont pu, mais je suis bien obligé de constater que leur protestation n'est que de la Saint-Jean, une protestation à l'eau de rose, à côté de celle voiée à Kiel, nous disent les journaux, par 5.000 travailleurs allemands. Là, ou moins, ils ne lui ont pas mâché son fait en « petit père » : « canaille couronnée negeant dans une mer de sang, chien sanguinaire indigne de recevoir l'hospitalité d'aucun peuple civilisé, » tels sont les aménités par quoi les social-démocrates allemands ont salué le passage chez eux du Tsar Nicolas II.

Ces paroles enflammées n'ont d'ailleurs pas empêché le dit Nicolas II de s'arrêter au chateau de Hommelmark, pas plus que la protestation du Conseil municipal de Caudry ne changera quoi que de soit au programme des fêtes de Cherbourg...

Mais, à la réflexion, on ne peut s'empêcher de penser quelque ironie, à la vaillant belle les socialistes allemands avec toutes leurs phrases ; ils ont, pour les gouverner, un empereur dont l'allure belliqueuse constitue une perpétuelle menace de guerre pour l'Europe ; cet, lorsqu'il parle à tout bout de champ et hors de propos de « tenir sa poudre sèche et son épée aiguisée, » ce n'est pas, je pense, pour parlir en guerre contre des seuls moulins à vent !

Que ne commencent-ils, avant de s'occuper de ce qui se passe ailleurs, par se débarrasser de ce matamore encombrant ? Mais non, dès que celui-ci a froncé les sourcils et relevé la pointe de ses moustaches, ses 44 millions de sujets, y compris les socialistes, tient doux comme de tendres agneaux...

Bien plus, si à la suite de nombreuses manifestations aussi intempestives que celle de Caudry, l'alliance franco-russe venait à être rompue et que Guillaume II prodite du notre isolement pour nous tomber dessus, on verrait tous ces cocos de la social-démocratie voler avec ensemble à la frontière et taper le coup de feu contre « leurs frères socialistes français ».

Au fond, le grand grief des Allemands, socialistes et autres, contre Nicolas II c'est qu'il est notre allié, voilà tout. Et, puisque les socialistes prussiens protestent contre la rencontre du Tsar et du Kaiser, pourquoi n'ont-ils pas protesté avec la même énergie quand leur empereur partit rendre visite au grande pompe à un « tyran », non, moins « sanguinaire », à un vrai bourreau, celui-là, j'ai nommé Abdul Hamid, sa-sultan de Turquie ? Ils avaient là une belle occasion d'adopter des ordres du jour de réprobation... Mais, comme ce voyage était de nature à fortifier, à étendre l'influence de l'Allemagne en Orient, ils se sont bien gardés de broncher.

Et, ce faisant, ils ont donné à leurs « camarades » de Caudry et d'ailleurs une leçon de patriotisme que ceux-ci n'ont sans doute pas encore saisie...

LE PIC.

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Cette époque de l'année où se succèdent les distributions de prix est une période d'émotions pour les mères de famille. Chacune d'elles, en effet, quelle que soit l'intelligence de son fils, le trouve toujours supérieur à tout autre par quelque côté ; et une mère attend, pour son enfant, avec la même impatience le prix d'honneur ou la dernière accolade de nulité.

Les distributions de prix nous semblent aujourd'hui des solennités si naturelles que nous sommes portés à croire qu'elles eut toujours existé. Il n'en est rien cependant et, à plusieurs époques, les prix furent complètement inconnus. Cela, du reste, s'applique très aisément, car les récompenses ne jouent un rôle important que dans les systèmes d'éducation basés sur l'émulation.

Partout où cette méthode a été tenue en honneur, nous voyons les distributions de prix, si l'on est bien certain que ce système a toujours été le plus répandu.

Les anciens ne nous ont guère laissé de documents sur les distributions de prix dans les écoles. Le premier historien qui nous en ait parlé est Suétone. Il nous raconte que Verrius Flaccus, le célèbre grammairien qu'Auguste chargea de l'éducation de ses deux petits-fils, faisait 5 ses élèves de solennelles distributions de récompenses.

Bien que l'exemple de Verrius Flaccus soit le premier qui nous soit rapporté il semble que depuis longtemps des distributions de prix avaient eu lieu dans les écoles romaines.

Les empereurs y attachèrent une grande importance, et souvent vinrent rehausser par leur présence l'éclat de la cérémonie. Caligula, Julien, Gratien y honorèrent des prix d'éloquence aux élèves des écoles de Lyon et de Besançon.

Pendant tout le moyen âge, les récompenses furent inconnues des écoliers et, seules, les punitions très sévères servirent de stimulant aux élèves.

Il fallut attendre la Renaissance pour voir revivre les distributions de récompenses avec la nouvelle application du système de l'émulation.

Les prix furent proclamés dans des séances solennelles. Pendant les longues semaines, les maîtres préparaient les élèves à jouer des rôles dans des jeux littéraires ; bientôt même, les collèges des classes supérieures servirent de véritables salles de théâtre qui furent toujours avant le temps un palmarès.

Les jésuites, lorsqu'ils débutèrent dans l'enseignement, accurent encore la complaisée des séances. Jusqu'à la Révolution, ils accoupèrent l'éducation de la scolasse et enseignèrent toutes les autres congrégations enseignantes.

Ils apprirent à danse à leurs élèves et firent exécuter de véritables ballets auxquels le roi et ses courtisans daignaient assister. Lorel, dans sa « Gazette », nous parle des distributions de prix de collège de Clermont, où

Des dames et demoiselles
Riches, bonnes, nobles et belles,
Dignes de respect et d'amour

voisinaient avec « Augustins, Célestins, Cordeliers, Capucins, Jacobins, Récollets, Carmes et Théatins » et autres moines.

A tous les invités on prodiguait des rafraîchissements, « des pâtés fort bons, des poulets, langues et jambons, salades, fruits et confitures ». Seuls, les collèges riches, où le concours pouvaient supporter les énormes frais de telles représentations. Pendant le dix-huitième siècle, cependant, quelques maîtres d'écoles s'efforcèrent avec leurs maigres ressources, d'offrir des prix à leurs élèves, et dans de nombreuses villes les municipalités leur prêtèrent un concours éclairé.

Parmi ces villes, il convient de citer Bar-sur-Aube. Dont l'assemblée des notables, le 5 juillet 1764, vota un crédit de 30 livres. L'assemblée prit même soin de fixer les détails de la cérémonie dans les termes suivants :

« Le corps de ville, précédé et suivi des officiers de milice bourgeoise, sergents de quartier et instrumentis (musiciens) de la ville, se rendra en cérémonie au collège à l'entrée duquel les tambours annonceront l'arrivée.

« A chaque prix annoncé, la fanfare retentira, tandis que l'écolier s'avancera vers le maire qui lui donnera le livre sur lequel le greffier de la ville écrira le nom.

« Après la distribution, le corps de ville retournera à l'Hôtel de Ville, tambour battant ; les écoliers qui auront été couronnés marchant deux à deux entre les deux rangs que forme le corps de ville dans sa marche, tenant leurs prix à la main, et ceux qui auront eu les premiers prix portant la croix à la boutonnière de l'habit ».

Il tant bien le reconnaître, jamais ces distributions ne furent en crédit près de l'Université. Elle les tolérait, bien qu'elle les désapprouvât pour les scènes de violences qui trop souvent les troublaient. La jeunesse des écoles était turbulente ; fréquemment, les pièces représentées étaient des comédies satiriques dont les auteurs ne respectaient personne.

Des peines terribles furent décidées contre ceux qui formulaient des critiques trop âpres, et souvent des écoliers furent battus de verges par le régent en présence du recteur, au milieu de leurs camarades agenouillés, pendant que les cloches sonnaient.

Il existait en outre un motif non moins grave à l'appréciation de l'Université. Beaucoup de professeurs estimaient que le temps consacré à la préparation de ces séances soit mieux tant du temps perdu, qu'il aurait été préférable de consacrer à l'étude.

Il semble que cette pensée a triomphé à notre époque. Aujourd'hui les distributions de prix pour solennelles qu'elles soient, ne sont plus prétexte